

Les
journées
sont si
longues



Jennifer Lavallé

Jennifer Lavallé

Les journées sont
si longues

Cinq nouvelles

© Jennifer Lavallé, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1987-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LES JOURNÉES SONT SI LONGUES

L'amour sans jalousie est comme un polonais sans moustache.
Proverbe polonais.

Quelle heure pouvait-il bien être ? Six heures, sept heures du matin ? Le jour était presque là et dissipait la nuit de ses premières et pâles lueurs... Elle était contre lui, la tête contre son épaule, heureuse comme une reine... Sauf cette pensée qui l'assaillit soudain et la rendit triste : d'ici quelques minutes, il allait se lever, faire sa toilette et partir travailler. Une fois de plus, elle serait seule entre ces murs blancs et tristes. Une fois de plus, elle attendrait son retour en compagnie des mouches....

Le réveil sonna et il la repoussa. Comme tous les matins, il se leva d'un bond et se dirigea vers la salle de bains. Quand il s'était levé, elle ne pouvait plus dormir. Elle essayait mais ça ne servait à rien. Alors elle sortit du lit elle aussi et elle s'approcha de l'embrasure lumineuse de la porte. Il ne remarquait jamais sa présence. Elle admirait son corps nu devant la glace, la précision chirurgicale de ses gestes quand il se rasait, l'attention qu'il portait à se composer une figure... Elle aimait le regarder sans qu'il en sache rien....

Après, quand il s'était habillé, elle le suivait vers le salon. Une bonne odeur de café envahissait l'appartement... Pendant qu'il avalait sa tasse, elle s'asseyait dans le canapé et contemplait le ciel à la fenêtre... Quel temps allait-il faire aujourd'hui ? De la pluie, encore, de la pluie froide et grise... Elle regardait les gouttes tomber... Il s'approchait d'elle, l'embrassait furtivement sur le sommet de la tête et partait travailler en claquant la porte... Il était huit heures précises... il ne reviendrait que douze heures plus tard...

Quand il était parti, elle s'endormait encore un peu, sur le grand canapé... Elle rêvait... Elle ne se rappelait généralement pas les contours narratifs de ses rêves... Mais elle se souvenait de leur ambiance générale : très souvent, ils étaient emplis de sons étranges et d'animaux fantastiques... Certains rampaient, d'autres volaient... Tous émettaient des sons effrayants, se rassemblant par meutes pour l'ensorceler... Plutôt que des rêves, c'était des cauchemars...

Et quand elle se réveillait, elle était le plus souvent soulagée de retrouver le confortable appartement.

Ce jour-là, elle fut réveillée par une sarabande de volets qui claquent. Elle s'approcha de la fenêtre. Dehors, il pleuvait toujours mais plus doucement maintenant... C'était presque la fin de la tempête... Comme un balancement qui s'allonge en immobilité... Un rayon de soleil transperça les nuages, ce qui eut pour effet de la faire bailler.

Elle fit le tour de l'appartement, se demandant que faire... Trois fois, elle fit le

tour des lieux... Ces pièces dont elle connaissait chaque recoin, chaque particularité, chaque lumière... Sur un mur, elle remarqua une trace qu'elle n'avait jamais vue, une ligne crasseuse semblable à un coup de griffe...

Finalement, elle se recoucha dans le canapé...

Elle médita sur la vie, le cours des choses...

Quelle heure pouvait-il bien être ?

Le téléphone sonna. Elle l'écouta sonner. Elle se sentait triste, monotone, molle comme une pelote de laine inutile. Elle voulait qu'on la laisse...

Elle s'endormit encore et fit cette fois un très beau rêve. Elle courait dans une prairie. La prairie paraissait infinie... Si grande... L'herbe des blés ondulait sous l'effet du vent... Soudain, tandis qu'elle gambadait ainsi à toute allure, elle sentit que la prairie montait vers le ciel, comme une nappe qu'on soulève... Elle fut projetée en l'air... Et elle se réveilla en sursaut.

On frappait à la porte. Puis une clé tourna dans la serrure. C'était la femme de ménage. Elle n'eut pas l'air surprise de la trouver là, étendue sur le canapé. Elle vaqua à ses occupations ménagères sans s'occuper d'elle... Et elle, demeura sur le canapé, songeuse, comme la lettre morte d'un mot qu'on n'a pas articulé depuis longtemps.

Que serait-il ce mot ? Elle regarda le ciel qui n'avait plus de nuages... Les nuages étaient ailleurs... Dans un autre pays, déjà, peut-être... Les nuages avaient quitté le cadre de la fenêtre... Les nuages avaient quitté la scène pour toujours... C'était soleil à présent... Soleil et aspirateur... Elle avait toujours aimé le bruit de l'aspirateur... C'était comme une grande caresse sur son corps...

Quand elle se réveilla, la femme de ménage était partie. Il faisait sombre dehors. La lumière d'un quatre heures de l'après-midi de fin d'automne. Plus que quatre heures à attendre. Plus que quatre heures. Une chaise frotta le plafond et des notes de musique emplirent l'air... C'était le fils des voisins du dessus qui, rentré de l'école, venait de s'installer sur son piano... Elle se laissa bercer par la musique maladroite... Qu'y a-t-il à faire d'autre que dormir en ces longues journées de fin de saison ?

Il rentra plus tôt que d'habitude. À sept heures trente. Il entra. Il tenait une bouteille de vin dans les mains. Derrière lui, il y avait une femme dont le rire

sonore emplît l'espace d'une bulle éphémère. Ils entrèrent tous deux, complices, rieurs et firent comme si elle n'était pas là. Ils mirent une pizza à réchauffer et burent beaucoup de vin. Depuis le canapé, elle contemplait leur repas. La femme était belle mais trop maquillée.

Après avoir mangé, ils montèrent dans la chambre. Aussitôt, elle les suivit mais la porte claqua sur elle.

Elle se coucha devant la porte et attendit. Elle entendit des sons de bête dans la chambre. Elle se sentait si triste... Elle qui l'avait attendu toute la journée, et chaque jour depuis tant d'années, il n'avait pas même daigné la caresser. Elle se sentait abandonnée, comme un ours en peluche dont l'enfant est lassé.

Elle attendit patiemment. Elle préparait sa vengeance...

Vers trois heures du matin, ils s'étaient enfin endormis. On n'entendait plus un souffle...

Elle réussit, après quelques efforts, à ouvrir la porte de la chambre. D'un bond, elle sauta sur le lit et s'approcha du visage endormi de la femme... Elle leva la patte, lentement, gracieusement presque et soudain, à la vitesse de l'éclair, elle porta sur toute la longueur de la joue de cette femme un coup de griffe tel qu'elle n'en avait jamais donné... Puis elle courut se réfugier sous le lit, savourant sa vengeance, malgré la pluie de hurlements qui s'abattait sur elle...

FAUX DÉPART

Ce qui n'arrive pas dans l'année peut arriver dans la journée.
Proverbe turc.

Elle est là, devant et au-dessus de mes yeux. Elle existe enfin. En mille et une dimensions. Je peux me déplacer sous sa structure merveilleuse, d'est en ouest, d'ouest en est. Elle n'est plus une simple carte postale sur mon frigo. Elle est là juste au-dessus et tout autour de moi et moi, je suis sous elle, postée sous le géant de fer, fascinée, hypnotisée. Le temps est comme suspendu. Il doit être neuf heures du soir et le ciel est zébré de traînées sanguines. Je crois qu'Eiffel a inventé sa tour pour qu'on voie mieux le ciel... Sorte de lingerie métallique pour les astres. Je voudrais graver le tableau tant il est magnifique, tant justement je sais que ce n'en est pas un. Je suis entrée dans l'image. C'est incroyable. Je l'ai fait. J'ai réalisé mon rêve.

Je suis partie. Sans mot dire. C'est arrivé soudainement : j'ai pris quelques affaires, juste l'essentiel, je suis allée à l'aéroport, je suis montée dans l'avion. C'est tout ce que je peux en dire. Quels vêtements, quels souvenirs de mon ancienne vie j'ai emporté, je ne me souviens pas. Je suis partie, c'est tout. C'était aussi simple que ça. Limpide. Il n'y a rien eu de compliqué. Juste l'argent à sortir... Dire que je croyais que je n'en aurais jamais le courage. Partir comme ça. Tout plaquer. Mon mari, mon pays...

Et maintenant je suis là, dans la fraîcheur du couchant... Autour de moi on parle français, allemand, japonais. Tout le monde est de bonne humeur. À l'exception de la jeune fille qui vend des bijoux clignotants. Elle est là dans un coin à espérer qu'un touriste lui en achète au moins un. Autour de son cou, des colliers multicolores la font ressembler à un sapin de Noël. Mais sur son visage aucun sourire. Un ennui profond...

Elle doit en avoir marre de la tour Eiffel... Je regarde dans sa direction, je voudrais aller lui parler... Et lui dire : si vous n'avez pas envie d'être là, partez, foutez le camp... C'est si simple : une fois qu'on l'a fait, ça paraît si simple. Je voudrais le lui dire. Au lieu de ça, je sors un billet de ma poche et je m'approche pour lui acheter des boucles d'oreilles en forme d'étoiles filantes... Elle me rend la monnaie sans mot dire. Je mets les boucles et je m'éloigne rapidement.

Je suis sur le pont maintenant. La jeune fille n'est plus qu'une silhouette vaguement lumineuse dans la nuit. Je contemple l'eau noirâtre. L'eau de la Seine. Passée sous le Pont-au-Change déjà... changée désormais, faisant route vers le pont Mirabeau... Mentalement, je retrace l'itinéraire de l'eau sous les ponts dont je connais les noms par cœur... Et je me perds dans les mots de Paris : l'Observatoire, la place Vendôme, le Val de Grâce, les colonnes de

Burenne... Ces lieux n'ont pas de chair encore. Ces lieux sont vierges.

Une péniche pleine de danseurs surgit en glissant lentement sur le noir... Ils gesticulent comme des marionnettes électriques. Comment sont-ils arrivés là, tous ? Quels hasards et quelles nécessités ont présidé à leur danse de ce soir ?

Moi, j'ai voulu être ici... J'ai choisi, oui, j'ai choisi... Que suis-je entrain de provoquer ? Que suis-je entrain de faire, oh mon dieu ? Je regarde de l'eau... De l'eau de Seine... De l'eau noire remplie de suicidés et de danseurs. Ma pensée divague sous les ponts... Je suis dans ce moment. À jamais. Je me sens exister.